



Il y avait cette chienne qui hurlait depuis deux jours derrière la cabane du chantier. Un hurlement à vous déchirer les tripes, que vous auriez pris facile pour un appel à l'aide si elle ne vous avait montré des crocs longs comme ça dès que vous faisiez mine seulement de l'approcher.

« S'il faut en arriver là, avait grincé Slimane, j'vais la faire taire à coups de pelle, moi !

— Essaie pour voir et j'te casse la mienne sur les reins, avait rétorqué le grand Colère. Elle a quand même le droit de se plaindre, non ?...

— Tout le monde a ses problèmes. C'est pas une raison pour pousser des gueulantes pareilles !

— J'y crois pas ! c'est toi qui dis ça, tu t'entends pas ou quoi ? Toujours à pleurnicher : fait trop chaud, fait trop froid. C'est trop lourd, c'est trop dur... comme ça du matin au soir !

— Te fâche pas, Colère. Moi c'est pas pareil. C'est quand même vrai qu'on fait un boulot craignos, non ?

— Craignos ou pas, c'est celui qui nous fait vivre. Vous avez un peu trop tendance à oublier ça, vous autres... En attendant, laisse ce chien tranquille, c'est tout ce que j'ai à te dire. »

L'apprenti la ramène pas. Sur ces sujets-là, les chiens et les arabes, Saulnier ne racontait pas de conneries :

l'aimait trop les uns et détestait carrément les autres, c'était un mystère pour personne. Bien beau encore qu'il ait fini par l'accepter dans l'équipe. Pour ça, le patron avait dû en dire, Slimane imaginait que ça n'avait pas dû être facile, tout patron qu'il fût. Le fait est que Saulnier était un vieux de la vieille, quarante ans et des poussières, mais on aurait dit quinze de plus, qu'on écoutait dans l'entreprise. Un fort en gueule, dur à la tâche, qui en savait long sur le métier et qu'on appréciait pour sa façon de jamais rechigner sur les heures supplémentaires. L'aimait pas les vacances, s'en foutait de travailler sous la pluie. Ouvrier et fier de l'être, mon gars. Ça se fait plus beaucoup aujourd'hui, mais je t'emmerde, moi : si ça te plaît pas, laisse ça à ceux qui aiment et dégoûte pas les gens du travail bien fait, d'accord ?

Les premiers temps, Slimane avait bien essayé de lui expliquer qu'il était aussi français que n'importe qui ici. Ça faisait plus de trente ans que son père était arrivé de sa lointaine Nefzaoua. Depuis, il avait eu le temps d'en goudronner des kilomètres d'autoroutes. Et il en goudronnerait encore, parole, si un mauvais cancer ne l'avait pas cloué au lit avec ses poumons en rade et une carte d'invalidé du travail. Quant à lui, il était né à Vesoul, si c'était pas une preuve, ça ?

Saulnier n'avait rien voulu savoir. Il restait intraitable là-dessus : on pouvait pas s'appeler Slimane Ben comment déjà ? et se prévaloir aussi facilement d'une nationalité française trop neuve pour être honnête. Surtout quand on refusait de saucissonner à la pause avec les copains et qu'on citait le Coran à tout bout de champ. Fallait quand même savoir ce qu'on voulait dans la vie, non ?

« Enfin, c'est pas moi qui décide, mais j'te préviens : puisque t'es là, rends-toi utile au moins et finis de monter ce rang de parpaings. »

Cela dit, il prit le temps de rajuster le chapeau qui couvrait sa tignasse d'indien, été comme hiver depuis toujours et dont la toile délavée le protégeait de tout ce que le ciel lui envoyait de misère.

« Et parle plus de cette chienne comme ça. Tu vas voir qu'on va finir par s'entendre, elle et moi. »

Il n'avait guère cessé de pleuvoir depuis le début du mois. Ils étaient en cirés jaune et la boue collait à leurs chaussures de sécurité. Novembre avait déroulé une bâche grise sur la ville. Un ciel de ciment. La bétonneuse ronflait depuis le matin. Bon dieu, ils en avaient coulé combien de tonnes depuis trois semaines et ils n'étaient pas à la veille de monter la charpente. À en croire la rumeur, le client était avocat. Il en avait plein les poches et tenait à ce que ça se sût. Il avait demandé à l'architecte de ne pas lésiner sur les mètres carrés. Quand elle serait finie, les passants sauraient au premier coup d'œil que cette baraque était celle d'un Grand d'Espagne. Et encore, fallait l'imaginer avec la piscine qui irait avec...

« Faut que le gros œuvre soit fini avant Noël, avait prévenu Brendi. Le mieux serait de couvrir avant la neige. On sera tout de même mieux pour couler la dalle avec un toit sur la tête. Sinon, je vous le dis tout de suite : ce sera intempérie pour tout le monde. »

Comme il y allait, Brendi. Quand il parlait comme ça, Saulnier aurait été capable de l'étrangler sur place. Intempérie, avec les primes en moins, ça voulait dire un sacré coup de canif dans la feuille de paye et personne

ici n'avait vraiment les moyens de s'en réjouir. Surtout à un mois de Noël, merde : les gosses trépignaient déjà à l'idée de décorer le sapin et les plus jeunes n'en finissaient pas de rallonger leurs listes de commandes. Pour que le rêve durât encore – la plus petite n'avait pas quatre ans, on pouvait bien lui accorder ça – Saulnier était prêt à rogner sur le superflu, si tant est que ce mot pût désigner quelque chose chez lui. Mais s'il était un truc auquel il ne pouvait pas renoncer, c'était bien son boulot. À la seule pensée de devoir rester cloîtré à regarder tomber la neige en attendant que Brendi décide qu'on pouvait y retourner, il se sentait pris d'une colère noire qui le faisait déblatérer des *bordel de dieu, chierie de temps, c'est pas vrai, jusqu'à quand il va nous emmerder, l'aut'grand con là-haut ?* Ça pouvait durer des heures, ses copains l'écoutaient rabâcher ses insanités jusqu'à ce que le ciel rende les armes et que le patron annonce pour demain je crois que ça ira, soyez à l'heure les gars.

À l'écouter marmonner ses ressentiments contre tout ce qui venait contrarier l'idée qu'il se faisait de la vie, ils avaient fini par le surnommer Colère. D'un bout à l'autre de la ville, on ne l'appelait plus que comme ça : le grand Colère. C'était son titre, il en était fier. Il le portait comme une couronne et ainsi attifé, entendait en imposer aux fainéants, aux petits bourgeois et aux rapiats de toutes sortes qui auraient été tentés de lui en compter sur le respect qu'on devait aux ouvriers. Et question d'en imposer, il en imposait... Une longue carcasse dégingandée – l'été, lorsqu'il travaillait torse nu, on apercevait sous sa peau couturée ses os saillants que retenaient des muscles toujours en mouvement et des nerfs tendus comme des cordes de violon – un regard de feu lançant des éclats de silex, la moustache gauloise

sur une bouche édentée depuis l'enfance... Colère avait de l'allure et de la classe, l'orgueil prolétarien chevillé au corps depuis près de trente ans. Et surtout, il était le bon copain de tout ce qui portait un bleu de travail, une salopette ou un casque de chantier dans la région.

Ses diatribes contre les arabes, personne ne les prenait vraiment au sérieux en fait, c'était façon de parler. Un moyen de refuser la place qu'on lui avait assignée parmi les pauvres bougres qui pataugeaient au pied de l'échelle sociale. Tant qu'il y en avait en dessous, il n'était guère inquiet : ce n'était pas demain la veille qu'on pourrait se passer d'un maçon qui connaissait les règles de l'art mieux que personne. Et s'il devait vraiment y en avoir pour attendre qu'on leur fit une place au chaud, il ne lui semblait pas anormal que ce fût les derniers arrivés. Combien de temps lui avait-il fallu, à lui, pour sortir de la mouise ? Et encore n'était-il pas tous les jours certain d'en être sorti. Fallait compter...

« Nous autres, à toujours compter, on ferait de sacrés profs de maths, tu crois pas ? »

Mais de l'avis général, Colère était plutôt bonne pâte : pas du genre à laisser un copain en rade au milieu d'une chape quand sonnait l'heure de ranger les outils, par exemple. Dans ces cas-là, il grommelait plutôt *mais bon dieu, kes t'as foutu de la journée ?* avant d'aider l'autre à lisser les derniers mètres. Et puis, il y tenait, il fallait filer arroser ça au bistrot du coin. Slimane lui-même, qui avait bénéficié plus souvent qu'à son tour de cette générosité, admettait que de ce point de vue, Saulnier aurait fait un excellent musulman.

Avec eux, deux autres gaillards constituaient la première équipe de l'entreprise Brendi qui en alignait trois : deux pour le gros œuvre et une qui se chargeait des fini-

tions : le carrelage, le placo et les plafonds... Cette organisation permettait à Brendi d'occuper le terrain et de rafler la plupart des contrats juteux qu'il négociait au nez et à la barbe de ses concurrents, en faisant valoir auprès de ses clients la célérité d'intervention des différents corps de métiers de son entreprise. La force de la Brendi Corporation était sa vitesse d'exécution. « Vite fait, bien fait » : à chaque fois qu'il venait s'assurer qu'ils marnaient à bonne allure, le patron leur serinait la devise de la boîte, manière de les encourager à ne pas casser la cadence.

Du haut de son échafaudage, Luigi Tomassi lui répondait par un ricanement entendu qui semblait dire cause toujours beau merle, on n'ira pas plus vite que la musique, avant de lancer à voix haute à son adresse :

« Pas de problème patron, on fait ce qu'il faut pour être dans les temps. »

Le Grand Bâtitteur n'en demandait pas tant. Il faisait le tour du chantier au pas de course, en faisant attention toutefois à ne pas s'en mettre plein son costume, arpentant les murs en construction comme une ligne de front. Ce qu'il voyait en général le satisfaisait. Dans son genre, Brendi était un modèle d'optimisme et de contentement.

Ses employés avaient bien d'autres choses à lui reprocher, mais au moins étaient-ils d'accord là-dessus : il savait reconnaître le boulot bien fait et dans ces cas-là, ne négotait pas sur les compliments.

« Si je vous dis que c'est bien, c'est que c'est bien, nom de dieu ! Que personne ne s'avise de vous dire le contraire, qui c'est le patron ici ? » glapissait-il, pour le simple plaisir de s'entendre confirmer qu'il était bien le seul et grand mamamouchi. Il l'était, incontestablement.

Cet avantage l'amenait à étaler des convictions libérales de bazar qui se traduisaient d'abord par une sympathie marquée pour le vieux requin qui s'accrochait au fauteuil de député de la circonscription : « comme me le disait encore hier Ducroc-Chanin... » était une entrée en matière familière dans sa bouche quand il entreprenait d'expliquer sa vision du monde à son petit personnel. Le monde en question, le seul auquel il avait jamais pris le temps de s'intéresser, étant évidemment celui des affaires... Quand il s'y mettait, il pouvait dégoïser pendant des heures sur les mérites du capitalisme ou les horreurs de l'économie dirigée. Il le faisait avec tant de conviction, emporté, selon le sujet du jour, par un enthousiasme navrant ou une colère ridicule, qu'il ne percevait jamais rien de l'envie irraisonnée de le pendre haut et court qui finissait par monter parmi ses ouvriers... Il n'y avait pas que ses idées. Quelque chose dans ses poses siciliennes aussi, son arrogance, sa désinvolture. Ses costumes clairs et ses chemises qui, en toute saison restaient largement ouvertes sur son torse velu. Et cette eau de toilette ! Dieu qu'il puait ! N'y avait-il jamais eu une fille pour lui dire qu'il empestait pire qu'un nid de putois ? Tout lui réussissait au mieux, c'était ça surtout qui les énervait : le patron roulait dans la dernière Mercedes, subventionnait avec largesse l'équipe de foot de la ville et s'acquittait avec la même insouciance de deux pensions alimentaires. Dans les cercles patronaux qu'il fréquentait assidûment, il paraissait même qu'on ne l'appelait que par ses initiales : ce détail dont il était particulièrement fier donnait un éclat supplémentaire à sa réussite de self made man. R.M.B, avec un R pour Roberto et un M pour Mario.

Un sempiternel cigare coincé entre les dents – un Churchill, la vache ! – il frottait ses mains potelées en

riant comme un poupon auquel on venait de promettre une visite au zoo. Puis il recalait son gros derrière dans sa Mercedes et disparaissait, non sans avoir laissé une ultime consigne à son contremaître :

« Hé, Luigi ! j'veais voir où en sont les autres. Je compte sur toi pour que ça roule, hein ? »

Y avait-il dans cette ville une seule construction des cinquante dernières années qui ne devait rien à une main italienne ? Luigi Tomassi jurait que non. Maçon, fils de maçon, à deux ans de la retraite il était de cette génération qui avait surtout connu de la vie son odeur et son poids de béton. Comme les Bocci, les Sabatini, les Dell'Orco, tous ses proches ou presque, voisins, cousins, beaux-frères qui travaillaient eux aussi dans le bâtiment.

« Enfin, concédait-il à contre cœur, à tous ceux-là, faut ajouter quand même deux ou trois pizzaiolos. Et un cousin qui vend des bagnoles... »

Et encore ce décompte ne concernait-il que ceux de son âge, les plus jeunes, eux, avaient fait leurs vies comme ils l'avaient voulu... Ce n'était pas que cette idée le navrait mais enfin, c'était avec les autres qu'il partageait la fierté de prolonger une lignée dont les origines remontaient aux constructeurs des palais des Doges. Fallait pas l'oublier.

... Et puis, il y avait la Sarlette.

« Hé, la Sarlette, tu dors ou quoi ? »

Le rouquin n'aimait pas ça, qu'on l'appelle la Sarlette. Son nom, c'était Monnier. Fabien Monnier. Fab pour les amis. Il avait dix-sept ans et sautait sur place pour ne pas geler debout. L'avait pas demandé à être là. La Sarlette, c'était juste le nom du foyer dans lequel il croupissait depuis six mois sur décision du juge

pour enfants. Un internat pour les petits durs, quoi. Peu importe ce qui t'y amenait, le seul fait d'en être te faisait une réputation. Dans le coin, on disait « c'est un de la Sarlette », ça voulait dire « méfiez-vous, c'est d'la graine de voyou ». Ce jugement unanime confondait tous les pensionnaires du foyer sous le même surnom : T'es de la Sarlette, toi ? était d'abord devenu t'es une Sarlette, hein ?, puis très vite salut la Sarlette ! Fallait s'y faire, c'était comme ça que les gars les appelaient dans les boîtes où le foyer les plaçait de temps à autre en stage, dans le cadre d'un programme de réinsertion aux ambitions humanistes faramineuses. C'était plus simple, y'avait pas à s'emmerder à essayer de retenir les noms de tous ceux qui défilaient, *un manchot venant le plus souvent remplacer un fainéant* selon l'avis le plus courant.

« Bon, tu nous finis ce coffrage et tu commences à ranger les outils. Slimane, donne-lui un coup de main.

— Pas de problème, c'est le boulot que je préfère, ça.

— Ça ira pour aujourd'hui. On coulera demain... Colère, arrête la machine.

— Je l'arrête si je veux. Y'a pas le feu, *nan* ?

— Tu peux y passer la nuit si ça te chante, j'y vois pas d'inconvénient. Mais pour moi... basta ! »

Ça le faisait marrer d'entendre l'échalas de la troupe parler comme ça, alors qu'il le regardait depuis dix bonnes minutes déjà s'occuper à attrouper les pelles et les seaux. Ça ne lui ressemblait pas, mais bon, Colère avait ses raisons...

Tomassi balança son mégot dans sa direction. Il ne résistait pas à l'envie de l'entendre râler encore une fois avant la fin de la journée :

« Dis, t'as un rendez-vous galant ou quoi ?